

Compte rendu

« Nulle part la clarté ou L'Art d'écrire labyrinthique : *Les deux soeurs* de Gilles Valais / *Contes intemporels* d'Hélène Ouvrard »

Marie José Thériault

Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire, n° 42, 1986, p. 27-29.



Marie José Thériault

Nulle part la clarté ou L'Art d'écrire labyrinthique

Les deux soeurs

de Gilles Valais

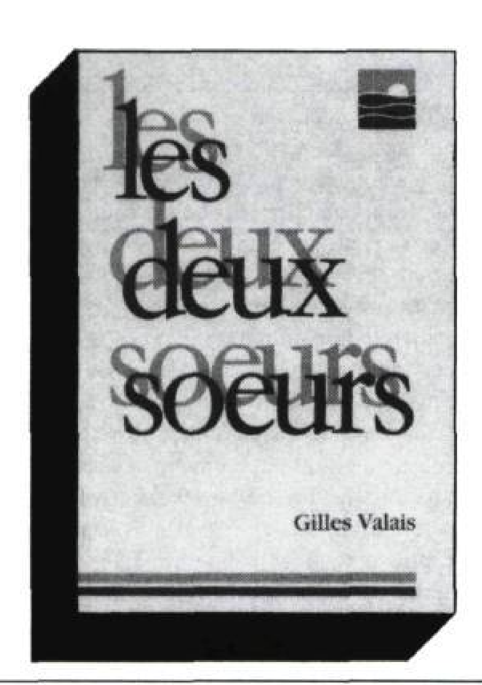
Contes intemporels

d'Hélène Ouvrard

S'il y a quelque part là-haut (ou en bas) un dieu des critiques, et s'il est clément et miséricordieux, il pardonnera la dureté de mes paroles, car il aura été témoin des efforts considérables que j'ai déployés — mais en vain — pour percer le sens des contes d'Hélène Ouvrard et pour comprendre pourquoi on a cru bon de faire un livre des deux récits de Gilles Valais. Il m'aura vue, ce dieu des critiques, peiner crayon en main, lire et relire plusieurs fois chaque phrase (souvent longue de plus d'une page) des *Deux soeurs*, rétablissant d'abord la syntaxe, corrigeant les fautes de concordance et les mauvais emplois, reprenant la ponctuation et soulignant les impropriétés de termes... Bref, que sa clémence m'accompagne dans cet article, car il m'a vue faire le travail qui devrait normalement échoir à l'écrivain, puis à l'éditeur. Et il m'a vue *(bis)* quelques jours plus tard, au plus haut période de l'exaspération, sur le point de rédiger des fiches pour essayer d'isoler un chemin ou tout au moins des séquences dans les dédales onirico-poétiques des *Contes intemporels* d'Hélène Ouvrard, en dépit de l'introduction explicative qu'elle y signe. J'ai ensuite beaucoup hésité devant le compte rendu à faire: en parler? me taire? Mais j'ai fini par me dire qu'en littérature, l'approximation et le manque de rigueur sont des maux très graves puisque de les publier revient à les entériner et à les rendre contagieux en leur conférant une valeur d'exemple. J'ai donc convenu (et pas de gaîté de coeur) d'essayer de démontrer pourquoi ces deux recueils ne sont pas des modèles à suivre, au risque (mais j'ai la couenne dure...) de me créer de nouveaux ennemis dans un domaine où l'on en a toujours trop.

L'essentiel de ce que j'ai à dire porte sur la forme, car dans les deux cas la forme constitue le premier et le principal obstacle. Le fond ne se livre (s'il se livre jamais) qu'au prix de terrifiantes expéditions dans une jungle de confusion, d'inexactitudes et de boursouflures. À trop vouloir faire du style, on s'empêtre dedans.

Les deux soeurs[1]: Gilles Valais est le pseudonyme d'un auteur qui préfère garder l'anonymat. Respectons ce voeu. Son livre est fait de deux récits plutôt longuets que Procuste aurait pu, cette fois sans atteinte à l'essence, raccourcir aux dimensions de son célèbre lit. «Les deux soeurs», premier récit, relate sous forme de souvenirs la vie de Gemma et Martine, et fait à travers elles le portrait d'un petit groupe social, «dans un cadre semi-rural en mutation» qu'un certain nombre de déductions nous conduisent à situer sur la basse Côte-Nord d'il n'y a pas si longtemps. «Les boîtes à cadran et à boutons installées sur certains réfrigérateurs des cuisines de la Pointe» (p. 69), outre qu'elles donnent de vagues indications d'époque et de lieu, montrent bien ce qu'une plume trop zélée peut faire d'un poste de radio qui n'en demandait pas tant. Dans cet exemple, le sens n'est pas obscurci ou rendu grotesque par l'enflure, mais ce n'est pas toujours le cas. Je vous défie de savoir ce que signifient ces «titres à saveur de fleurs matinales ou de citerne» (p. 68) que déniche Gemma à la librairie Potvin où — tenez-vous bien — «il devait bien y avoir une case canadienne» (p. 68). Et que sont donc, je vous prie, une «carrosserie qui clopine» (p. 43), ou encore «ce chemin qui me prenait comme une main courante» (p. 3), un «domaine incrédule» (p. 7), ou enfin «les cabanes, ce peuple aux planches sans couleur» (p. 23)? Jourdain, le camionneur, pourrait peut-être me le dire, lui qui est déluré et qui, «l'été précédent, [...] promenait son toupet roux dans les coteaux, avec son cran au coin de l'oreille droite» (p. 44)? Avec ce toupet et ce cran, pas étonnant que «celui qui n'aurait pas détesté l'avoir pour gendre, [...] lui aurait bien donné la plus mûre de ses deux» (p. 43). Je n'invente rien, je le jure. Pauvre Gemma. Elle «s'accota contre une colonne» (p. 70); auparavant, c'est un disque qu'elle a «accoté contre le dossier» (p. 53) dans «cet intérieur quasi vide de meubles orné de portraits à halo» (p. 50), et «elle se



serait précipitée dans le paysage offert par l'artiste populaire s'il n'avait pas été un simple carton» (p. 68) — qui? l'artiste?

Le second récit, «Lettre de Maud», est de la même eau. Prenant le prétexte d'une lettre de Maud au premier homme qu'elle a aimé, le narrateur évoque un certain Manitoba francophone, «cellule militante, [...] noyau d'une survie assumée, un groupe de guérilla pacifique» (p. 111). Mêmes tics que dans la première nouvelle. Même emphase grotesque. Mêmes phrases longues de deux pages où l'auteur trébuche dans les relatifs. Mêmes fautes. Même structure boiteuse, mêmes impropriétés de termes et ponctuation fautive qui peuvent conduire à d'hilarants résultats: «[...] le gros paroissien et le coffret d'osier reposant sur la commode à miroir de sa chambre à coucher» (p. 100); «[...] avant qu'Alain eût [*sic*] pincé son organe encore une fois» (p. 157). Et, bien sûr, tant chez Hélène Ouvrard que chez Valais, la plus joyeuse confusion dans l'emploi des imparfaits et plus-que-parfaits du subjonctif, passés antérieurs et conditionnels passés de deuxième forme, (travers commun à quelques journalistes et correcteurs qui voient des fautes où il n'y en a pas et pas de fautes où il y en a).

On continue? Non. Concluons.

Ce qui est surtout désolant, c'est que le Conseil des Arts du Canada et le Conseil des Arts du Manitoba ont apporté leur soutien financier à la publication de ce recueil (sans doute par le biais de subventions globales accordées sans examiner en détail les programmes de publication). Pourquoi? Pour contribuer à garder les minorités francophones de l'Ouest de l'assimilation et préserver la langue française? QUELLE langue française? Ce galimatias qu'on ne peut même pas considérer comme un dialecte (un dialecte aussi obéit à des règles)? Ce charabia qui se veut littéraire et qui n'est qu'absurde et ridicule?

Puisqu'il ne s'agit pas ici d'un pamphlet politico-linguistique, passons aux *Contes intemporels,* sous-titrés *(Amours),* d'Hélène Ouvrard, et accrochons-nous à nos baskets, car cette plongée dans la poésie onirique de l'auteur aurait de quoi nous faire perdre pied.



Hélène Ouvrard n'en est pas à ses premières armes. Romans, recueils de poèmes et oeuvres dramatiques se succèdent régulièrement presque tous les ans depuis 1965. Elle devrait donc avoir développé depuis le temps un sens critique plus aigu que celui qui lui a permis de publier les contes de jeunesse réunis dans ce recueil. Retravaillés en 1969-1970, ils ont acquis à ce moment «leur forme *à peu près* définitive» (p. 8). C'est moi qui souligne *à peu près*. Les *Contes* n'auraient pas souffert d'un élagage supplémentaire. Dans la même introduction, Hélène Ouvrard nous prévient : «Le symbole ne livre pas ses données.» (p. 7) D'accord. Mais j'ajouterai que, puisque l'écrivain ne vend pas son livre avec un mode d'emploi, il a une responsabilité envers le lecteur, et c'est de lui rendre son texte — ou sa symbolique — intelligible. Sinon, pourquoi écrire? Elle dit également ceci, qui est révélateur: «En moi aussi le symbole, bien que jailli spontanément, a mis beaucoup de temps à se frayer un chemin, et c'est peut-être, précisément, cette opacité d'une signification qui se laisse chercher et nous amène progressivement à sa compréhension, qui fait qu'un texte nous habite, nous nourrit, qu'on soit auteur ou lecteur.» (p. 9) L'auteur, oui, sans doute, se sentira «habité» par un tel texte. Mais le lecteur? Si une première, puis une deuxième lecture ne lui révèlent pas les secrets d'une oeuvre, quel masochisme le poussera une troisième, une quatrième, une cinquième fois à constater qu'il n'est peut-être pas aussi intelligent qu'il le croyait?

L'opacité de la signification m'a paru la plus dense dans «la Méduse et le Chat-Soleil», le premier texte du recueil. Je n'y ai strictement rien compris. L'Âme, le Vent, la Fleur qui s'appelle Méduse, le Grand Chat ou Chat-Soleil, Lune, Soleil, les Êtres de la Nuit, la Femme de Flamme, Chat-Lune, l'Ange Jhamal, Arumel, le Cheval blanc, les Chimères d'eau, Genhi, les Ombres de la Nuit, la Fiancée du Vent, les Chiens hurlants du Vent, le Frère de Genhi, — l'Ange, les Humains, les Bêtes, la Cité des Âmes, les Manufactures de la Ville, le Château du Vent, les Champs pluvieux du Vent, sans parler de l'Hiver, de Terre, de la Mort, de... mais, je m'essouffle et m'égare à cette seule nomenclature. Tous ces lieux et personnages évoluent, se prennent, s'habitent, se désertent et s'entassent dans trente-neuf pages en exécutant un mélange de Guerre et de Danse — à moins que ce ne soit une Danse Guerrière qui serait aussi Amoureuse et Galactique — où la Chatte la plus Solaire ne retrouverait pas ses Petits.

Les autres textes ne sont guère moins excessifs et Hélène Ouvrard n'y ménage ni les Majuscules ni l'Emphase. Jugez plutôt:

> *Je parvins ainsi au bord des Étangs sans Fond. L'indicible désolation qui régnait en ces lieux me révéla la toute-puissance des forces qui s'étaient dressées l'une contre l'autre aux origines de ma vie. Comme j'attendais le signe par lequel devait m'être révélée la présence de mes Aïeux, le feu des Rubis, dans mes veines, décrut rapidement. De vagues humeurs envahirent l'eau pure des Émeraudes et des Saphirs sur mon corps éclos. Une odeur nauséabonde se répandit autour de moi et un froid mortel avait déjà gagné mes membres, d'où la pèlerine avait déroulé ses anneaux, quand une voix fêlée mit fin au dangereux processus.* (Meredith, *p. 78)*

Que la pèlerine soit magique et serve aussi parfois d'étrier, cela excuse-t-il la construction fautive de cette fin de phrase? Pourquoi l'éditeur, si l'auteur ne le peut pas, ne corrige-t-il pas des abominations comme: «Elle lui remit une fiole sur laquelle elle enleva la blanche étiquette où était écrite la formule [...]» (p. 37) «Comme nous finissions ces mots [...]» (p. 20) ou «Les yeux qui échappent un éclat de lumière.» (p. 20) «Il

échappa un involontaire frémissement» (p. 97), «[...] et la bergère, échappant les cornes du grand Bouc» (p. 97). C'est fou ce que les personnages d'Hélène Ouvrard «échappent» de choses...

Doit-on, au nom de la poésie, tolérer des arabesques comme celle-ci: «Dans l'épaisseur des toiles, des larves étaient engoncées dans des positions et à des degrés divers.» (p. 46) Ou comme celle-ci: «L'amant de chiffon qu'elle serrait sur son sein, révulsait vers le ciel de tempête des yeux enfarinés.» (p. 70) Ceci, enfin, qui comporte un très périlleux «dont» et un «*mur*mura *ma* *m*ère» euphoniquement douteux: «Capitaine, capitaine, murmura ma mère à celui que ses yeux, peut-être, voyaient, tout comme le lait empoisonne la femelle dont le petit ne boit pas, ainsi l'amour détruit-il la femme quand celui qui devrait la délivrer ne le fait pas.» Le doit-on?

Trêve d'exemples. Hélène Ouvrard a été nourrie dans le sérail de ses rêves. Elle en connaît les détours assez pour s'y promener toute seule. Mais si elle veut entraîner ses lecteurs dans des découvertes littéraires intéressantes, sans doute devrait-elle songer à leur rendre le parcours moins obscur et moins ampoulé. Tous ces grumeaux qui font obstacle occultent vite le sens puisque le texte se ferme à *toute* lecture, qu'elle soit de premier, second ou troisième degré. Nous sommes bien loin, alors, de connaître la même joie intellectuelle que l'auteur de ces *Contes:*

> *Ces* Contes *m'ont donc énormément appris sur moi-même. Ils m'ont précédée et guidée dans ma recherche intellectuelle, à mesure que je cherchais à élucider leurs messages, aussi purs et précis que ceux des rêves, puisqu'ils étaient du rêve éveillé. Maintenant qu'ils m'ont livré leur message, je peux les offrir à d'autres, auprès de qui ils joueront peut-être le même rôle, afin que ces lecteurs puissent à leur tour, s'ils le désirent, comme Méré-dith, «dans la dense Forêt des Ténèbres [...] errer, en proie à de profondes rêveries», et peut-être y découvrir «d'étranges fleurs de l'entremonde».* (Introduction, *p. 11)*

Hélas... Non. □

1. Gilles Valais, *les Deux soeurs*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1985, 170 p.
2. Hélène Ouvrard, *Contes intemporels (Amours)*, La Prairie, Éditions Marcel Broquet, 1985, 112 p.